

tout roman produira plus ou moins selon le talent de l'auteur, la délicatesse de ses sentiments, et la distinction avec laquelle il les exprime.

La femme est douée d'une grande sensibilité. C'est à cette sensibilité que de pareils livres s'adressent ; ils touchent des fibres faciles à faire vibrer, et laissent toujours des traces plus ou moins profondes.

Cette même Eugénie de Guérin se plaint elle-même, comme quelqu'un qui en a fait la douloureuse expérience, de la grande sensibilité de son sexe. Elle déplore en des paroles amères ce préjugé qui fait consister l'éducation des jeunes filles, à développer presque uniquement une faculté déjà trop développée souvent par la seule nature. Elle pleure cette triste destinée faite aux femmes de porter ce qu'il y a de plus lourd dans la vie : le fardeau des douleurs intimes, et de n'avoir pour cela qu'une puissance qui les aide à les sentir plus cruellement.

Il en a été ainsi de tout temps. Le sage Fénelon le fait remarquer et il exhorte de toutes ses forces à fortifier davantage dans l'âme des femmes la raison et la volonté qu'on laisse d'ordinaire s'affaiblir au profit de l'imagination. Il veut qu'on proscrive les lectures qui ne vont qu'à faire croître démesurément ces puissances inférieures de l'âme. Et comme la lecture des romans, même religieux, tend à produire ce résultat, on voit ce qu'on en doit penser, si l'on veut avoir des femmes fortes et capables de ne reculer devant aucune exigence d'une vie souvent difficile.

Les propagateurs des romans religieux pensent, par leur moyen, empêcher les lectures dangereuses. Sur ce point encore, il paraît que les romans en question doivent amener un résultat contraire. Un tel remède n'est qu'un palliatif qui suspend le mal pour un instant, et ne le fait point disparaître. L'habitude de ces lectures, de même qu'elle tend à éloigner des occupations sérieuses, détourne aussi peu à peu des lectures sérieuses. Quand on a commencé à lire des romans, on ne trouve qu'un plaisir fort mince à des lectures qui ne